

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL



PAIN
KILLER

texte et mise en scène

Pauline Haudepin

6 – 30 mars 2024

création

Painkiller

texte et mise en scène **Pauline Haudepin**

avec

John Arnold Sadking

Mathias Bentahar Painkiller

Pauline Haudepin la sirène des égouts

assistanat à la mise en scène **Léon Ostrowsky**

collaboration artistique **Alexandre Ben Mrad**

scénographie et costumes **Constant Chiassai-Polin**

lumières **Laurence Magnée**

son **Sarah Munro**

production Compagnie THERAPHOSA BLONDI

coproduction La Colline – théâtre national, Théâtre de la Cité Internationale – Paris

avec la participation artistique du Jeune théâtre national

avec le soutien de la Région Grand-Est, de la DRAC Grand-Est et de la Maison

Mainou

administration et production **Agathe Perrault – La Kabane** assistée de **Sarah Baranes**

diffusion **Laurence Lang**

Pauline Haudepin est en résidence de création et d'actions artistiques au Théâtre de la Cité Internationale – Paris

—
fabrication des accessoires, costumes et décor **ateliers de La Colline**

couture **Ella Revolle**

—
régisseuse générale et plateau **Marion Koechlin** (Compagnie THERAPHOSA BLONDI)

régisseur général **Anton Feuillette** régisseurs son **Kevin Cazuguel**,

Valentin Chancelle régisseurs lumières **Nicolas Joubert**, **Gilles Thomain**

régisseur principal machinerie **Franck Bozzolo** accessoiriste **Océane Kienzel**

habilleuse **Léa Delmas**

PRINTEMPS 2024

Petit Théâtre

du 6 au 30 mars

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h
création à La Colline • durée estimée 1h20

sur la route

Théâtre de la Cité internationale – Paris printemps 2025

avec les publics

Café philo gourmand

samedi 23 mars à 15h30 à La Colline

Animé par Vanessa Ardouin et Emma Wolton, diplômées en philosophie, ce rendez-vous à La Colline est l'occasion d'engager une réflexion philosophique à partir du spectacle.

entrée libre sur réservation

Audiodescription

dimanche 24 mars à 16h et jeudi 28 mars à 20h

La Colline propose d'assister à *Painkiller* en audiodescription – diffusée en direct par casque – accompagnée d'un programme en braille et en caractères agrandis. La représentation est précédée d'une visite tactile du décor.

Réalisation Élisabeth Martin-Chabot de l'association Souffleurs de Sens.

Renseignements et réservations : Simon Fesselier, chargé de l'accessibilité – s.fesselier@colline.fr • 01 44 62 52 27

Painkiller est un jeune humoriste. Entre stand-up et show burlesque, ses performances, très prisées, ont le pouvoir de suspendre la mélancolie de son auditoire. Mais le jour où il annonce quitter la scène, Sadking, président d'un club de football célèbre, décide de s'approprier ses talents dans l'espoir de guérir ou du moins de se divertir de sa propre tristesse. Le businessman séquestre dès lors l'artiste dans sa baignoire, pour en faire malgré lui son bouffon personnel, son double, son thérapeute, tandis que le rideau de douche se fait rideau de scène.

Transposition du duo mythique du roi et son fou, la pièce déplace dans une salle de bain d'aujourd'hui deux figures aliénées à leur propre image. Enfin à l'abri des regards, parviendront-ils à se réinventer ? Et sont-ils vraiment maîtres et auteurs de leur propre histoire ? *Painkiller*, littéralement « tue-douleur », est le titre d'un spectacle qui croit aux rencontres impossibles, au pouvoir consolatoire des contes.

Avec cette création, qui oscille entre théâtre onirique et humour noir, la jeune autrice et metteuse en scène Pauline Haudepin, adepte du réalisme magique, conçoit une dramaturgie composite qui procède du frottement de motifs mythiques et d'obsessions contemporaines.

*Dans ma nuit, j'assiège mon Roi, je me lève progressivement
et je lui tords le cou.*

*Il reprend des forces, je reviens sur lui, et lui tords le cou
une fois de plus.*

*Je le secoue, et le secoue comme un vieux prunier,
et sa couronne tremble sur sa tête.*

*Et pourtant, c'est mon Roi, je le sais et il le sait, et c'est
bien sûr que je suis à son service.*

*Cependant dans la nuit, la passion de mes mains l'étrangle
sans répit.*

*Point de lâcheté pourtant, j'arrive les mains nues et je serre
son cou de Roi.*

*Et c'est mon Roi, que j'étrangle vainement depuis si longtemps
dans le secret de ma petite chambre ; sa face d'abord bleuie,
après peu de temps redevient naturelle, et sa tête se relève,
chaque nuit, chaque nuit.*

*Dans le secret de ma petite chambre, je pète à la figure
de mon Roi.*

*Ensuite j'éclate de rire. Il essaie de montrer un front serein,
et lavé de toute injure.*

*Mais je lui pète sans discontinuer à la figure, sauf pour me
retourner vers lui, et éclater de rire à sa noble face, qui
essaie de garder de la majesté.*

*C'est ainsi que je me conduis avec lui ; commencement
sans fin de ma vie obscure.*

—

Henri Michaux, « Mon Roi », *La nuit remue*, Éditions Gallimard, 1935

C'est l'histoire d'un jeune homme qui n'est pas là où il doit être à l'heure où il devait y être.

C'est l'histoire d'un jeune homme qui a fait de ses hontes un métier et de ses névroses un spectacle qui s'appelle le *Painkiller Show* dont les spectateurs sortent le cœur allégé et dont il sort le cœur alourdi abîmé.

C'est l'histoire d'un jeune homme dont soixante adolescents par heure s'échangent les vidéos sur les réseaux sociaux.

C'est l'histoire d'un jeune homme qui un jour efface les vidéos qui l'ont fait connaître.

C'est l'histoire d'un jeune homme qui ne tient plus ses promesses, et coupe le dernier fil auquel il tenait. C'est l'histoire d'un jeune homme qui ne veut plus être sa propre marionnette et coupe le fil.

C'est l'histoire d'un homme dans une salle de bain. [...]

Voilà. C'est l'histoire d'un homme qui porte la même eau de Cologne depuis trente ans.

Il a d'abord senti ce parfum sur d'autres avant de vouloir sentir la même odeur. Être des leurs.

Il a pensé longtemps que s'il pouvait imprégner sa peau de cette odeur de telle sorte qu'elle vienne masquer toute autre émanation, alors il deviendrait un peu plus qu'humain. Il a pensé longtemps que celui qui sent bon est un peu plus humain que celui qui pue. Il s'est promis de ne jamais être de ceux qui puent. Et un jour en tenant le dernier flacon vide avant d'ouvrir le nouveau flacon plein, le doute l'étreint. Lui qui a passé son temps à valoriser la sueur des autres, parier sur cette transpiration sa valeur et son impact. Lui qui a l'odorat d'un chien truffier et peut raconter la vie d'un homme rien qu'en humant l'air qu'il expire. Ne s'est-il pas trompé ? Quelle est l'odeur la plus humaine ?

C'est l'histoire d'un jeune homme qui se réveille avec une gueule de bois monstrueuse dans la salle de bain d'un inconnu.

C'est l'histoire d'un jeune homme qui n'arrive pas à se souvenir des dix dernières heures de sa vie.

C'est l'histoire d'une évaporation

D'un jeune homme qui un jour s'évapore.

C'est l'histoire d'un homme qui a tout mis en place pour ne plus jamais avoir honte, qui a posé un couvercle de plomb sur le bocal où moisissait sa honte et qui un matin voit une petite tâche rouge sur le carrelage de sa salle de bain et sent monter en lui la marée noire d'un vieux souvenir.

Il veut à tout prix se divertir et éloigner le souvenir

vider la marée noire dans la cuvette des chiottes comme du café froid

faire de la tâche rouge un nez de clown

faire du souvenir un non-lieu, une fiction.

C'est l'histoire d'un homme qui achète un jeune homme pour le divertir et qui se rend compte que la marchandise est pourrie que la marchandise est aussi dépressive que lui mais c'est trop tard.

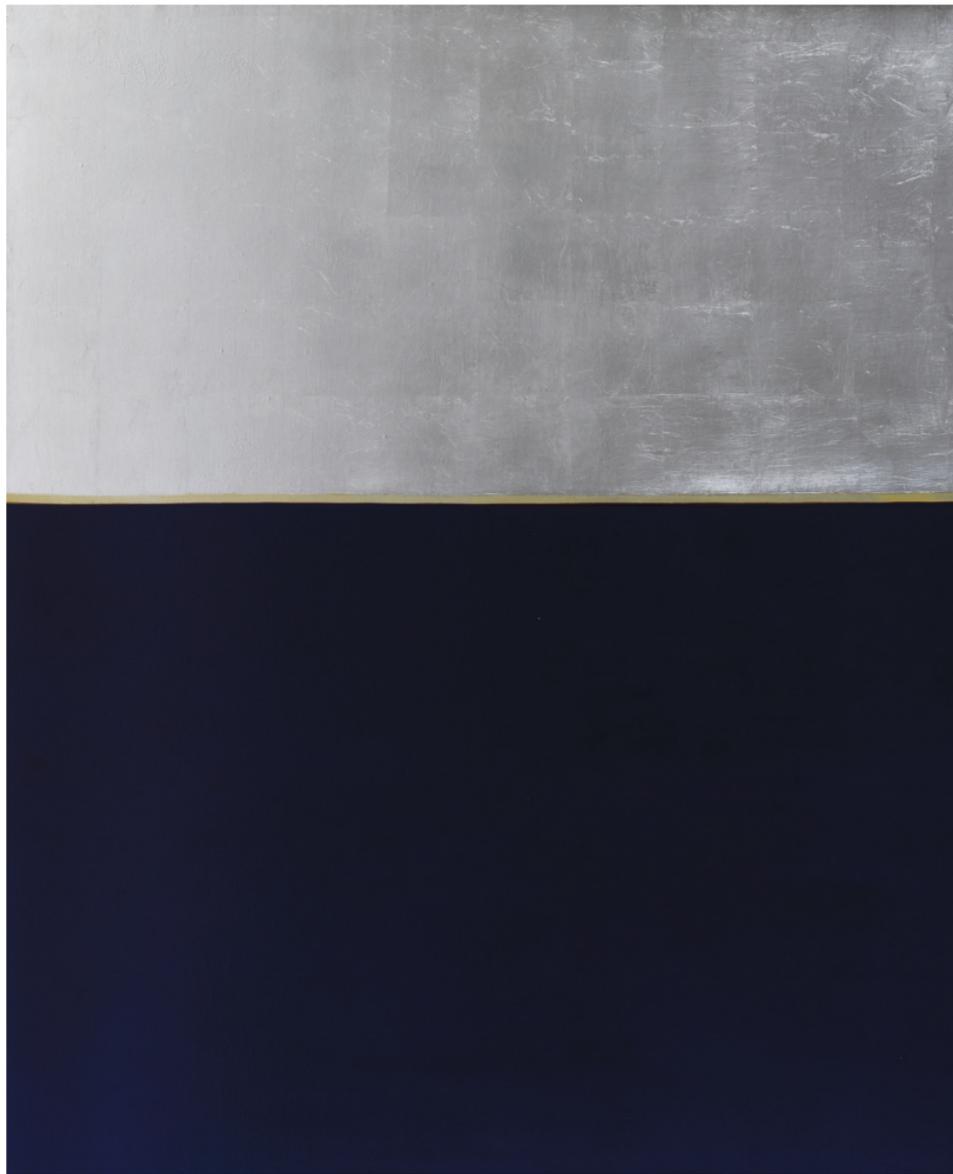
C'est l'histoire d'un homme qui ne dort plus. Il fait des cauchemars

Tous ses cauchemars ont pour cadre une salle de bain. Alors

il décide de reconstituer ses cauchemars pour s'en débarrasser.

Il engage quelqu'un. Il engage quelqu'un pour aller au bout de ses cauchemars.

Pauline Haudepin, fragments de *Painkiller*



Anna-Eva Bergman, N°8-1969 *Grand horizon bleu*, 1969, vinylique et feuille de métal sur toile, 200 x 300 cm. Collection Fondation Hartung-Bergman



Un drame de salle de bain

Dans *Painkiller*, c'est le duo du roi et du fou qui a d'abord déclenché ma rêverie. À la fois obsolète dans un monde où « le roi se meurt », et riche en question à l'heure où tout le monde se proclame volontiers fou du roi, je me saisis de ce duo pour tenter de lui asséner le coup de grâce, partant du principe qu'aujourd'hui roi comme fou sont malades.

Ainsi, les deux figures de la pièce nous apparaissent au moment précis où elles ne parviennent plus à fonctionner, où elles semblent sur le point de tout perdre. Sadking se voit vieillir, il est confronté aux conséquences judiciaires de malversations financières anciennes, sa fille le rejette et refuse son héritage, et il a perdu la direction du club de foot qui était son « supplément d'âme ». Quant à Painkiller, il ne parvient plus à rire ni faire rire. Que se passe-t-il si le roi s'accroche à la domination d'un royaume en ruines, refusant de se réinventer dans un autre monde sans rois ? Et que se passe-t-il si en retour, le fou, malade de mélancolie lui-même, ne fait plus rire le roi, le laissant seul, sans reflet, sans réponse ?

Ces questions-là se traduisent principalement dans la pièce sous la forme d'un écart d'âge signifiant entre Sadking et Painkiller. Cela vient placer face à face le représentant d'une génération qui est dans un déni de sa propre disparition comme de celle de son « royaume », cet « ancien monde » qui n'en finit pas de mourir ; et un jeune homme en proie aux doutes dont l'âge contraste avec un sens aigu de la disparition, générant une mélancolie diffuse. Leur reproduction plus ou moins consciente en huis clos de la mécanique roi-fou apparaît comme une tentative absurde et

désespérée de retrouver leur pouvoir respectif perdu. Mais la guérison des figures malades que chacun incarne, ne peut-elle pas passer par autre chose que le conflit, la destruction mutuelle ? La pièce repose sur la rencontre expérimentale de ces deux solitudes, les variations possibles à leur relation.

Le roi de mon histoire est une figure dont le pouvoir s'appuie sur l'argent. En faire le président d'un club de foot, qui spéculé, achète et vend des joueurs, et le placer face à un jeune prodige du *one man-show*, me permet de générer un dialogue entre deux personnages apparemment antagonistes, mais qui sont tous deux intimement mêlés à l'industrie du spectacle et à la notion de divertissement. *Painkiller*, très concrètement, c'est le mot anglais pour désigner les antalgiques, c'est-à-dire tous les médicaments qui endorment temporairement la douleur mais ne la guérissent pas. À ce titre, tout divertissement est une forme d'antalgique. L'humour de la situation repose alors sur le point de non-retour de la privatisation qui s'applique ici jusqu'au corps même de l'artiste, que le « roi » veut pour lui seul. Et le pouvoir réparateur de l'art, l'humour et la fiction est littéralement mis au défi par cet homme de pouvoir en pleine crise, qui somme l'artiste de le soigner au plus vite, comme on prendrait un doliprane.

Painkiller est avant tout un raconteur d'histoires. Car au cœur de la pièce, ce sont les histoires elles-mêmes, qui comme les antalgiques, apaisent notre douleur mais sont souvent aliénantes dans leur structure. Ainsi les deux personnages se mettront-ils progressivement à communiquer par histoires interposées, pour tenter de nommer la situation, la maîtriser, la dominer, en être le protagoniste et non pas l'instrument, ou encore pour la fuir, la maquiller.

Chez moi la rêverie qui précède une pièce s'amarre presque toujours à un lieu, dont l'imaginaire associé et la charge métaphorique viennent irriguer l'écriture en continu. Il n'est donc pas anodin de déplacer la crise d'identité de mes deux figures dans une salle de bain, ce lieu de solitude et d'hygiène ritualisé où, soustrait au regard des autres, on est réduit à n'être à nouveau qu'un corps dans toute sa vulnérabilité. Et paradoxalement, c'est l'espace le plus civilisé qui soit, puisqu'on cherche à y neutraliser sa propre odeur, à y préparer dans le miroir son masque social.

La baignoire me fascine parce qu'elle inscrit dans l'imaginaire collectif des visions multiples très contrastées. Elle évoque autant le luxe, la détente, l'enfance, le soin, la solitude rêveuse, que le suicide, la torture, la noyade, l'apparition de créatures de films d'horreurs... Le conte peut surgir, il y a des brèches partout pour l'imaginaire : dans le miroir, la baignoire, ou encore le robinet.

Le dispositif en bi-frontal s'est vite imposé en ce qu'il propulse Sadking et Painkiller dans un vivarium – comme des animaux – où les gestes les plus quotidiens gagnent soudain en étrangeté et où le public se retrouve plus que jamais en position de voyeur. Il y a, à l'origine de ce dispositif, un paradoxe un peu joueur : celui de faire tomber les murs d'un espace qui est en principe précisément le plus protégé des regards, et le cerner de spectateurs. Cela est en soi une forme de cauchemar, d'autant plus pour deux personnages qui sont des figures « publiques », ou du moins médiatisées. Il s'agit de les saisir au moment même où elles refusent de se donner en spectacle, où elles fuient la frontalité et la confrontation.

trois
un

que jamais
J'ai écrit les hommes qui se écrivaient pour pouvoir
m'écrire à nouveau. Et les ai enfermés dans une
salle de bain pour qu'ils se réinitialisent ou se
métamorphosent ou s'entretuent. Pour qu'ils se mettent à
mourir. Pour qu'ils fassent une petite billette. Pour
qu'ils se lavent les mains. Pour qu'ils donnent leurs
écrits. c. s. ? A la rampe de quelles histoires nous acclochons
nous. Essayer sans les mains pour voir. lâche la
rampe. Marche en zigzag. Le bon itinéraire est celui
qui n'a pas encore été triché. Celui qui impose
à qui l'emprunte d'éclaircir le chemin elle-même.
Je suis mon propre prince charmant et je dois
traverser la forêt de romans pour embrasser enfin ma part
d'indomie. Et la réveiller. Et me l'incorporer.
Vous pensez être dans le rêve l'un de l'autre. Mais
c'est vous qui êtes dans le mien. Vous êtes dans mon
rêve éveillé. Je suis sorti du vivarium. J'ai
traversé le miroir. Choisissez la métaphore qui
vous plaira. Je quitte la métaphore dans un
bonnet final. Si c'est un peu libérateur pour

*Il faut passer par le crible
de la douleur pour ensuite
être soulagé en voyant
devant soi une nouvelle
créature dans le monde.*

Clarice Lispector, *Un souffle de vie*, Éditions des femmes, 1998

Pauline Haudepin

Autrice, metteuse en scène et comédienne formée à l'école du Théâtre national de Strasbourg, son premier spectacle *Les Terrains vagues* présenté à l'occasion des cartes blanches proposées aux élèves est repéré lors du dispositif Cluster mené par Prémises Production et programmé par plusieurs théâtres. En 2019, elle collabore à l'écriture du texte de *Nickel*, un spectacle de Mathilde Delahaye. La même année, elle écrit *Roman-Photo*, un monologue pour l'actrice Maud Pougeoise. À l'été 2021, Pauline Haudepin participe au festival international de Milos en Grèce avec une performance intitulée *The « lost in translation » birthday party*. En août, sur une invitation de Théâtre Ouvert, elle écrit *Les Mythes errants*. Sa pièce *Chère chambre*, lauréate de l'aide nationale à la création d'Artcena, a bénéficié de la bourse d'écriture pour la mise en scène de théâtre de la fondation Beaumarchais. Le spectacle est créé en novembre 2021 au Théâtre national de Strasbourg dans une mise en scène de l'autrice, puis repris au Théâtre de la Cité Internationale.

En tant que comédienne, Pauline Haudepin travaille notamment avec Maëlle Dequiedt, Mathilde Delahaye, Julien Gosselin, Blandine Savetier. Elle intervient également en tant que pédagogue dans des lycées ou à l'occasion d'ateliers comme Lycéens citoyens, un parcours d'inclusion sociale et culturelle par le théâtre déployé par La Comédie – Centre dramatique national de Reims, le Théâtre national de Bretagne et La Colline pour lequel elle signe la mise en scène du spectacle itinérant *Mon corps vif* de Sophie Merceron et anime des ateliers de jeu auprès des lycéens des trois territoires. Pauline Haudepin a été autrice associée au Théâtre national de Strasbourg de 2019 à 2022. Elle est depuis 2023 artiste en résidence au Théâtre de la Cité Internationale.

*Je ne peux pas te réparer.
Mais je peux te contaminer.
Je ne suis pas un comprimé
qu'on dissout dans de l'eau.
Je reste en travers de la gorge.*

Pauline Haudepin, *Painkiller*